

THÉÂTRE DE
L'AQUARIUM
LA CARTOUCHERIE

LES CHAISES

d'Eugène Ionesco, mise en scène Bernard Levy

PARIS 12^e

19 mars → 14 avril 2019

Tél. 01 43 74 99 61
theatredelaquarium.com

REVUE DE PRESSE REVUE DE PRESSE REVUE DE PRESSE



LES CHAISES

d'**Eugène Ionesco**

mise en scène par **Bernard Levy**

avec

Thierry Bosc

Emmanuelle Grangé

Michel Fouquet

19 mars → 14 avril 2019

PRESSE

Catherine Guizard

pour le Théâtre de l'Aquarium

→ lastrada.cguizard@gmail.com

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13

production → Déléguée depuis 17/18 MC2 : Grenoble - Scène nationale et Cie Lire aux éclats / Production à la création Sortie Ouest, scène conventionnée pour les écritures contemporaines.

FLORILÈGE DE PRESSE



La nouvelle mise en scène des *Chaises* est un vrai bonheur ! Le maître de l'absurde fait encore rire la jeunesse !

Armelle Heliot, *Le Figaro*

Ne manquez pas cette nouvelle mise en scène qui rajeunira votre regard !

Evelyne Trân, *Le Monde*

Une vision tendre et cocasse des *Chaises*

Gerald Rossi, *l'Humanité*

Bernard Levy signe une mise en scène bouleversante de poésie et d'humanité avec deux comédiens lumineux : Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé.

Isabelle Stibbe, *La Terrasse*

Dans une scénographie singulière et magnifique, les comédiens magnifient le texte dans la grande salle de l'Aquarium.

David Roffé-Sarfati, *Toute la culture*

Tout cela est neuf, surprenant, dégagé des traditions

Gilles Costaz, *Politis*

Certes, l'œuvre n'a rien perdu de sa saine dérision et de son mordant, mais, de la farce au tragique, il n'y a qu'un fil que tiennent, avec humanité et finesse, Emmanuelle Grangé et Thierry Bosc.

Mireille Davidovici, *Théâtre du Blog*

Bernard Levy offre une relecture bouleversante et salutaire d'une des pièces majeures d'Eugène Ionesco. Un moment de grâce soutenu par un couple d'acteurs exceptionnels.

Marie-Laure Barbaud, *M La Scène*



La mise en scène m'a permis d'entendre le texte et d'être pour la première fois bouleversée par Eugène Ionesco.

Lily Bloom, *France Culture*

Une magnifique histoire d'amour, que nous font découvrir ou redécouvrir deux immenses interprètes, qui en magnifient chaque instant, chaque mot, chaque geste, dans une mise en scène ciselée par Bernard Lévy.

Jean-François Cadet, *RFI*

« Un trio d'excellence qui montre combien ces pièces du milieu du siècle dernier nous parlent et font rire la jeunesse ! »

ENTENDRE LES JEUNES RIRE

A l'Aquarium, ce sont des interprètes dignes de leurs prédécesseurs qui se sont réunis. Emmanuelle Grangé et Thierry Bosc, unis à la ville, comme on disait du temps de la naissance de la pièce, en 1952. Alain Lagarde, le scénographe, a choisi de les mettre dans une sorte de boîte de verre. Décor défraîchi, perruques et maquillage gris, visages fatigués de ces personnages censés avoir 94 et 95 ans. Ils ont pourtant une vitalité certaine s'il s'agit de se répéter des petits mots doux ou aigres, de manipuler des chaises au fur et à mesure de l'arrivée des invités - invisibles aux spectateurs - en attendant celle de l'orateur, bien visible, lui. C'est Michel Fouquet, accroché à sa perfusion de grand malade...

A force de l'avoir vue, de l'avoir écoutée, on la connaît presque par cœur cette pièce lugubre et cocasse.

Un des grands bonheurs est d'entendre les jeunes rire, de plain-pied avec les bizarreries de ces dialogues comme suspendus dans l'air, de ces répliques qui explosent comme autant de bouquets insolites de pensées et de mots.

La sincérité avec laquelle Thierry Bosc, l'homme, le chef, le patron, le cerveau, et Emmanuelle Grangé, Sémiramis l'évaporée, la soumise entêtée, incarnent ces deux héros est un régal. Ils sont dans la note, très juste musicalement tandis que d'un transistor vétuste sort la voix de Michel Polnareff chantant *Love Me...* Lui, grande carcasse usée, visage de mascarons étonnés, sentencieux à plaisir. Elle, sa fragilité de petite fille crâne, son timbre superbe.

Sont-ils deux vieux paumés, oubliés sur leur caillou battu par la mer et le vent ?

Sont-ils deux vieux enfants qui font une bonne blague à la camarade ?

Bernard Levy ne veut pas imposer une seule signification.

Il laisse flotter le sens : ce sont des humains trop humains, nos semblables, nos frères.

Armelle Heliot

mercredi 27 mars 2019

« Une vision tendre et cocasse des *Chaises* »

Ils sont vieux, et parfois la raison s'égaré sur des chemins incertains. Toujours amoureux, passé le tournant de leurs 90 printemps. Mais l'heure du bout de l'histoire se profile et, dans un dernier rendez-vous, ils voudraient faire connaître, faire briller, tout ce qui fut leur vie, leurs joies, leurs bonheurs. Par habitude, avec des accents de toujours, ils se réclament les mêmes histoires, les mêmes anecdotes, les mêmes clins d'œil, pour continuer, toujours, tellement ils sont bien ensemble, tellement ils s'aiment, avec, même après toutes ces années, encore besoin de se le dire. Même si c'est à travers de tout petits jeux.

En écrivant les *Chaises* en 1951, Eugène Ionesco, qui à ses débuts ne s'est pas fait que des amis dans le monde de la critique, précisait que « le thème de la pièce n'est pas le message, ni les échecs dans la vie, ni le désastre moral des vieux, mais bien les chaises » symbolisant « un rien qui se fait entendre ». Et c'est là toute la force de l'auteur. Faire « entendre » comme un double niveau constant, deux discours concurrents, toujours parallèles, comme deux rails d'un chemin de fer, mais qui doivent rester à cette distance pour garder du sens justement.

Facilement, il a été dit que Ionesco était un des maîtres de l'absurde. Incontestablement. Mais un absurde millimétré, d'une humanité absolue, alors, même lorsqu'elle se désincarne sous nos yeux. Ici pour une soirée ultime, le vieux couple a convié une petite foule. Des êtres plus ou moins nommés, plus ou moins connus, mais qui surtout n'apparaîtrons jamais. Seules les chaises, dont le nombre augmente de minute en minute, les représentent. Fantômes parfaits.

Pour sa jolie mise en scène, Bernard Levy a reconstitué une sorte de salon où se tiennent habituellement les deux vieux, interprétés avec magie par Emmanuelle Grangé et Thierry Bosc. Des parois en verre en limitent l'espace ce qui nécessite une amplification des voix, certes très modulée, mais on n'est pas certain qu'elle n'ôte pas un peu du naturel, de l'intime proposé en partage. Tout ce petit monde est convié à cette conférence qui doit tout à l'heure se tenir, mais il se trouve que « l'orateur » prévu (Michel Fouquet) est sourd et muet. Affublé de surcroît d'une canne, et sous perfusion... Reste la conviction que l'on peut aimer et être heureux, longtemps, et même davantage.

Gérald Rossi

lundi 1er avril 2019

« Tout cela est neuf, surprenant, dégagé des traditions »

Les personnages des Chaises de Ionesco sont un couple de personnes très âgées, on le sait. L'auteur leur attribue même 94 et 95 ans. Alors que les deux vieillards semblent n'avoir plus grand-chose à se dire, le mari est persuadé d'avoir fait mûrir en lui un message à proclamer à l'humanité tout entière. D'où le besoin de chaises : il faut asseoir tous ceux qui viendront écouter ce message et que le couple va voir débarquer de façon illusoire, saisi par une même hallucination et une soudaine mondanité.

On a toujours monté la pièce de façon sarcastique. À l'origine, en 1956 (on peut en témoigner, car les créateurs, Jacques Mauclair et Tsilla Chelton, ont repris leur interprétation quarante ans plus tard), le jeu était sec, acariâtre, sans pitié.

Bernard Levy, qu'on avait essentiellement vu sur le terrain beckettien (il a monté d'excellents *Godot* et *Fin de partie*), a un autre regard sur le guignol tragique de Ionesco. Pour lui et son copilote, le dramaturge Jean-Luc Vincent, ces deux épaves sont des amants toujours aimants. Ils vivent davantage le drame de la vieillesse que le vieillissement du monde, dont ils sont pourtant, dans l'esprit de l'écrivain, le symbole. Ils sont dans un chant du cygne qui est un chant d'amour. Ils ne proclameront pas de message puisque, finalement, Ionesco fait intervenir un orateur chargé de transmettre la pensée du mari qui se révèle muet (l'absurde, c'est ça : le monde ne veut rien dire). Levy préfère modifier légèrement le dénouement. Un orateur vient bien, tanguant sur des béquilles, mais il n'essaie même pas de parler. Il s'assoit puis repart. On entend juste, très bas, une chanson de Polnareff : la leçon de la vie, c'est ça, pas plus que ça. La soirée est avant tout une mise en scène fondée sur les deux principes interprètes, placés dans une grande cage de verre. Thierry Bosc, jouant un pauvre nonagénaire en maillot de corps, enrobe la prétention pathétique de son rôle d'une tendresse infinie et d'une songerie douloureuse. Ce grand acteur efface le ridicule et dévoile la noblesse d'âme. Emmanuelle Grangé va même jusqu'à donner un peu d'érotisme (qui n'est pas risible non plus) en relevant sa robe dans la perspective d'une fête sensuelle improbable, et joue une complice aux motivations amoureuses.

Tout cela est surprenant, neuf, dégagé des traditions. Ionesco, s'il passe par là, prendra un verre de whisky de plus à la santé d'une telle équipe, plus ouverte aux sentiments qu'il ne l'était lui-même.



L'AMOUR JUSQUE DANS LA MORT

Deux comédiens merveilleux, Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé, dévoilent toute la palette de leur talent en incarnant deux vieux amants au bord de leur vie.

Un intérieur désuet, éclairé par un lampadaire qui irradie une faible lumière jaune. Des piles de journaux entassés dans un coin, une commode et deux chaises. Sur ces chaises, un homme et une femme sont assis, tous deux très vieux. Tout autour, une cage de verre les enferme dans cet univers rétréci, à l'écart du monde, leurs voix feutrées par l'âge peinant à traverser les parois vitrées.

Dès les premiers gestes câlins, dès les premiers mots murmurés - elle l'appelle «mon chou», il l'appelle «Semiramis ma crotte»- on est pris d'affection pour ces deux êtres fragiles et fantasques qui disent maladroitement l'amour qui les enveloppe depuis si longtemps. Les mots se dérobent, les souvenirs aussi peinent à affleurer à la surface de leur mémoire, toujours les mêmes qu'ils ressassent avec bonheur, tristesse parfois, conscients qu'ils sont à l'extrême bord de leur vie.

Couple à la ville comme à la scène, Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé incarnent la pièce de Ionesco par leur jeu complice, à la fois retenu et généreux. Le metteur en scène Bernard Levy a choisi « de prendre le texte au pied de la lettre sans artifice aucun, délaissant quelque peu la notion d'« absurde qui qualifie le théâtre de Ionesco pour figurer la réalité d'un amour

immense mais fatigué. Bien sûr il y a les ressentiments, « tu es très doué, mon chou. Tu aurais pu être Président chef, Rot chef, ou même Docteur chef, Maréchal chef, si w avais voulu, si w avais eu un peu d'ambition dans la vie... », le désarroi face à la mort prochaine, la morsure des regrets, des échecs, les fêlures...

Dès les premiers mots murmurés, on est pris d'affection pour ces deux êtres fragiles et fantasques.

Mais la vie tient bon, l'humour y contribue, et comme pour narguer une dernière fois la mort, lui, l'ancien maréchal des logis, se doit d'accomplir une mission de la plus haute importance : transmettre à l'humanité et à un parterre d'invités triés sur le volet un message. Une cohorte de personnages font alors leur entrée: le Colonel, l'Empereur, la Première Dame, la Belle... et tels des fantômes s'installent sur des chaises qu'apporte Sémiramis. Le comique d'une situation initiale, accueillir avec force politesse et galanterie des invités Invisibles, vire au cauchemar pour cette femme qui répète, de plus en plus effrayée: « qui sont tous ces gens-là, mon chou? », tout en apportant toujours plus de chaises...

Laurence Péan

5 avril 2019

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

« Bernard Levy signe une mise en scène bouleversante de poésie et d'humanité avec deux comédiens lumineux : Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé. »

Il ne faut pas toujours écouter les auteurs.

En écrivant Les Chaises, cette histoire d'un vieux recevant avec sa femme des invités imaginaires pour leur adresser son ultime message, Ionesco souhaitait que sa pièce soit jouée par des acteurs jeunes. Ce n'est pas l'option retenue par Bernard Levy qui a fait appel à son acteur fétiche, Thierry Bosc, et à Emmanuelle Grangé. Un choix qui se révèle judicieux et participe de la volonté du metteur en scène de monter le texte en le prenant au pied de la lettre.

Le cadre dans lequel il plante son décor est réaliste. Réaliste le lampadaire suranné, réalistes les chaises dépareillées, réaliste le buffet vieillot. Est-on dans une maison de retraite, dans l'intimité d'un HLM ou même sur une scène de théâtre ?

L'important est ailleurs.

Paradoxalement, c'est cette concrétude des choses qui ouvre sur la poésie.

En dégagant la scénographie d'une abstraction métaphysique, le spectacle donne à voir deux petits vieux bouleversants de tendresse. Ces deux-là s'affublent de surnoms comme « mon chou » ou « ma crotte », radotent parfois, ont des trous de mémoire souvent, se connaissent par cœur, s'aiment certainement, et ont su préserver leurs jardins secrets : la nostalgie du Vieux pour la Belle ou les désirs fantasmatiques de la Vieille (une des scènes les plus poignantes du spectacle).

Certaines scènes mettent K.O.

Qu'est-ce que ce message qui doit être livré au monde comme un impératif catégorique ?

Qui sont ces invités invisibles ?

Qu'est-ce qui ressort de l'imagination, de la folie ou de la maladie d'Alzheimer ?

Bernard Levy laisse ces questions ouvertes. En cela il respecte la complexité du texte de Ionesco, et grâce à l'humanité et la tendresse qu'il lui insuffle, il le transcende, lui faisant atteindre une universalité rarement à l'œuvre dans les mises en scène de cet auteur. Si tout le spectacle, servi par deux comédiens magnifiques, frappe par sa justesse et sa fluidité, certaines scènes mettent carrément K.O., surtout quand résonne la musique de Philip Glass.

On a l'impression d'être devant la vie qui passe, de percer, l'espace d'un bref instant, le mystère de la condition humaine et de la vieillesse. Une vision fine, intelligente et sensible d'un metteur en scène trop peu reconnu malgré la qualité constante de son travail, que ce soit au théâtre (ses Beckett à l'Athénée) ou à l'opéra.

Si de certains artistes, on dit qu'ils sont à suivre, de celui-là on a envie d'ajouter qu'il est à soutenir.

Avis aux programmeurs.

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

« l'intensité du lien entre les deux comédiens, merveilleux de complicité, brise définitivement la glace qui nous sépare d'eux, dans un beau et crépusculaire final. »

Après plusieurs années passées à monter les pièces de Samuel Beckett, Bernard Lévy s'attaque à Eugène Ionesco et à ses Chaises. L'occasion pour lui de proposer une relecture de ce texte, datant de 1951, et de s'intéresser à ce qui en constitue son cœur : ce couple de vieux qui convie le monde entier dans son salon pour lui délivrer un message. Le comédien Thierry Bosc retrouve Bernard Lévy, avec qui il avait travaillé sur *Fin de Partie* et *En attendant Godot*, et sa compagne Emmanuelle Grangé, pour former ce couple démuné et délaissé, au seuil de la mort comme de la vie. Apparaissant comme des spectres, ils continuent d'habiter leur salon pour répéter des scènes du quotidien, dernier moyen d'entretenir une sensation de la vie, à défaut de la vie même.

Commence alors une quête de sens qui trouve sa finalité dans une ultime nécessité de la sincérité, réinvestissant des sentiments anciens mais toujours présents. La fameuse absurdité du texte de Ionesco se traduit ici par la répétition de gestes et de formules. A quel point ces deux vieux sont-ils conscients de rejouer perpétuellement la même pièce ? Tel est le doute laissé au jugement du spectateur. Se déploie alors un tragique qui confine au grotesque, oscillant entre réalisme et fantaisie. Celle de ces convives imaginaires qui pourraient paraître bien réel, et des fantômes de toutes sortes qu'énoncent les deux vieux qui affirment leur présence toujours constante au monde, comme une jeunesse retrouvée. Le dispositif scénographique, consistant à enfermer et faire évoluer ce couple dans une cage de verre, atténue toutefois l'émotion que cherche à créer, pourtant avec succès, la mise en scène. La dernière scène voit l'intensité du lien entre les deux comédiens, merveilleux de complicité, briser définitivement la glace qui nous sépare d'eux, dans un beau et crépusculaire final.

Isabelle Stibbe
27 mars 2019

« Cette mise en scène est éblouissante de poésie et de puissante vérité »

Assurément cette mise en scène novatrice fera date. Et l'on se prend à aimer le théâtre, vraiment. Cette scène dont le dépouillement est à l'image d'une intimité, d'une profondeur existentielle, nous réenchante. Son centre n'est plus cet absurde dont on nous avait tant rebattu les oreilles sur les bancs étudiants. Place à l'essence même de notre existence, à sa béance ouverte sur notre finitude, sur notre vieillissement qui transforme nos corps, nos actions, notre place dans la société, où l'on ne nous regarde plus, recentrage sur la solitude. Seul le couple avec son amour indissoluble, solidement ancré dans le temps fait force et humanité. La scène vacille depuis un vide existentiel – la frustration, la mémoire qui flanche, la rareté des désirs et projets qui ne sont plus que rêves, peut-être souvenirs d'un temps passé – à la grandeur et solidité de l'amour qui fait mesure d'humanité. Tout est montré à pas feutrés, avec une jolie tendresse. L'amour de la vie comme l'amour tout court, durable, s'exprime au centre de ce vide abyssal creusé par un temps qui n'est plus qu'éphémère, flageolant, un temps de fin de vie.

Cette mise en scène respectueuse de l'essence même des êtres humains et du théâtre, ce jeu théâtral, profond, tendre, par un couple d'acteurs mythique sur scène et dans la vie, est éblouissant de poésie et de puissante vérité. Loin des mises en scène présomptueuses aux artifices multiples, l'Art du théâtre reprend une place et une dimension essentielle dans une recherche renouvelée. Dans le constat coquet et poétique de cette solitude, de ce désarroi et de cet effritement, ces deux-là vivent jusqu'au bout leur humanité. Dans la débâcle de la vieillesse qui continue d'unir un couple, l'amour cimente et rend possible cette poésie de l'univers, ce breuvage de vie, ce contournement du vide. Et si Ionesco, à travers *Les Chaises*, ce n'était justement pas l'absurde dont on nous a tant parlé mais cette étrangeté surgie d'un vide abyssal ? C'est beau, si beau, de cette beauté qui fait l'essence de notre humanité, et l'on se dit que non, le théâtre n'est pas perdu et qu'avec des moyens volontairement réduits on peut faire de l'immensité.

Le contraste est saisissant entre la frénétique rapidité de la mise en place des chaises, la jovialité rappelant la prime jeunesse, la gestuelle parfois comme une esquisse de pas de danse, la joie primesautière de jouer devant un public nombreux qui en réalité ne vient pas, et la réalité de l'absence, le rien, l'espace solitude réduit à leur unique couple, leur lente corporalité. Merci à Thierry Bosc, l'un des fondateurs de l'Aquarium, et à Emmanuelle Grangé, sa compagne à la ville comme à la scène, de nous avoir offert ce moment exquis de pur bonheur, de pure pudeur.

Simone Endewelt

13 avril 2019



Émission radio **La Dispute** du 25 mars 2019, sur France Culture.

A chaque discipline ses meilleurs critiques. Théâtre, danse, opéra, littérature, cinéma, arts plastiques, musiques, toute l'actualité culturelle sera discutée, analysée, commentée...

Parmi le programme de cette dispute, *Les Chaises* d'Eugène Ionesco, mis en scène par Bernard Levy.

 Retrouvez le podcast de l'émission *La Dispute* sur le [site](#) de FranceCulture



« La mise en scène m'a permis d'entendre le texte et d'être pour la première fois bouleversée par Eugène Ionesco. »

Lily Bloom



« On assiste à une belle histoire d'amour. L'intérêt de la mise en scène de Bernard Lévy est de faire ressortir ce trait là de la pièce de Ionesco. Le couple constitué par Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé est formidable. »

Marie Sorbier



« C'est une lecture très prudente mais sensible du texte de Ionesco pour une pièce très maîtrisée mais un petit peu académique. Même si cet académisme n'est pas dérangeant, j'ai l'impression que cela évacuait le vrai existentialisme de la pièce. C'est une lecture beaucoup plus sentimentale et concentrée sur les dynamiques de couple qui enlève un peu la folie du texte. »

Thomas Corlin



VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES

Émission radio **Vous m'en direz des nouvelles** du 4 avril 2019, sur RFI.

47 minutes de rencontres en tous genres en France et dans le monde pour exciter nos 5 sens et partager le bonheur d'être ému. Une émission présentée par Jean-François Cadet et réalisée par Michael Goncalves, avec le concours de Baptiste Antoine.

Au coeur du sujet, *Les Chaises* d'Eugène Ionesco, mis en scène par Bernard Levy.



Retrouvez le podcast de l'émission *Vous m'en direz des nouvelles* sur le [site](#) de RFI



« C'est un classique du théâtre du XXème siècle, une pièce écrite en 1951 par Eugène Ionesco, l'un des piliers du théâtre de l'absurde.

C'est l'histoire de deux vieux, âgés de 94 et 95 ans, qui vivent isolés dans une maison battue par les flots.

Un vieux couple qui doit accueillir des invités imaginaires pour leur faire une grande annonce.

À chacun, sa chaise. Une magnifique histoire d'amour, que nous font découvrir ou redécouvrir deux immenses interprètes, couples dans la vie et sur les planches, qui en magnifient chaque instant, chaque mot, chaque geste, dans une mise en scène ciselée par Bernard Lévy. » **Jean-François Cadet**

« Un vrai bonheur ! »

(...) Allons à l'Aquarium avec la nouvelle mise en scène des *chaises* de Ionesco par Bernard Levy avec Emmanuelle Grangé, Thierry Bosc et Michel Fouquet. Un vrai bonheur !

Le maître de l'absurde fait encore rire la jeunesse ! C'est bien, non ? Surtout en pleine semaine de la langue française...

« Ne manquez pas cette nouvelle mise en scène qui rajeunira votre regard ! »

L'irruption de l'intrusif, ce quelque chose qui vous frappe parce qu'il ne repose sur rien sinon un vague sentiment, qui ne l'a pas éprouvé par exemple lorsque égaré dans un couloir, il ouvre au hasard une porte et se retrouve devant une salle vide avec cette sensation que ce vide le soulage de l'angoisse d'avoir à affronter quelques visages curieux.

Dans la posture de l'intrus avoir affaire au vide, à l'absence, n'est ce point bouleversant ?

Non l'irruption de l'intrusif, ce n'est pas encore cela, ce serait plutôt le détail qui choque qui touche les rêveurs dont fait partir Eugène IONESCO, qui raconte comment à force d'avoir sous les yeux une immense bâche recouvrant sa multitude de livres, il crut avoir affaire à un cadavre qui ne cessait d'enfler. De cette impression naquit sa pièce Amédée ou comment s'en débarrasser, postérieure aux Chaises, où l'on voit un couple résister tant bien que mal à l'envahissement progressif de leur logement étroit par un cadavre en pleine croissance. Dans la réalisation télévisée de la pièce en 1968, interprétée par Alice Sapritch et Jean-Marie Serreau, un plan permet de saisir les chaussures énormes du mort faisant éclater l'armoire.

L'impression de fantastique et de terrifiant se double d'une certaine drôlerie parce que l'objet de la terreur n'est en réalité qu'un objet banal en soi, insignifiant.

La mise en scène de Bernard LEVY nous procure une émotion semblable, celle d'éprouver que l'irruption d'un rêve, d'un souvenir, d'un fantôme ne dépend que de nous-mêmes, d'un claquement de doigts pour renverser la réalité. Allons-nous faire abstraction de la distance, une baie vitrée qui nous sépare de ce couple dont la vieillesse nous saute aux yeux ? Progressivement en observant leur affairément, nous découvrons que ce que vient de dire la vieille « Alors, c'est vraiment pour ce soir ? Au moins, les as-tu tous convoqués, tous les personnages, tous les propriétaires et tous les savants ? » se réalise.

Elles sont là pour de vrai ces chaises qu'ils transportent pour accueillir leurs invités, elles finissent par former une forêt invraisemblable. Ce sont elles les principaux personnages, ce sont elles qui mobilisent cette course contre le temps que jouent follement ensemble ces deux vieillards.

Ces chaises ont une âme comme le rappelle le vieux parce qu'elles ont été construites par des artisans, qu'elles ont une histoire, et surtout qu'elles focalisent une intention de bienveillance, elles sont là pour répondre au désir de n'importe qui de s'y asseoir et pourquoi pas des fantômes.

Cette bienveillance des chaises est compromise par leur grand nombre, il ne peut y avoir de place pour tous les invités des deux vieux qui se retrouvent séparés un moment. Le trop plein de leurs rêves, leurs désirs, leurs souvenirs, leurs oublis, tout cela pèle mêle, le couple l'invoque ou le convoque une dernière fois. Leur vie a été bien remplie remarque après tout la vieille, y mettre fin cela fait partie du jeu.

Faites venir les chaises et aussitôt arriveront avec elles, toutes les personnes que privilégie notre mémoire. Car une chaise n'est jamais vide, seulement parfois nue, ou simplement en attente d'un visiteur, rayon de soleil, chat, de passage.

Les deux vieux n'ont pas perdu leur capacité d'émerveillement, leur imagination est aussi galopante que celle de jeunes enfants, c'est ce qui ressort de l'interprétation lumineuse de Thierry BOSC et Emmanuelle GRANGE qui transforment leur appartement en cour de récréation. Nous confondons volontiers les comédiens avec leurs personnages. De cette vieillesse qui nous rit au nez comme une passerelle, une dernière route vers la mort, nous apprécions qu'elle s'exprime inondée d'un sourire malicieux, avec ce puit de tendresse manifeste et ce rayonnement indicible, ce regard tendu vers la lumière, étonné toujours étonné !

Impossible de s'enliser dans tous les commentaires dont a fait l'objet Les Chaises de IONESCO. L'essentiel pour nous, c'est l'émotion primaire, irréversible, subjective évidemment qui nous gâte comme des vieux enfants. Ne manquez pas cette nouvelle mise en scène qui rajeunira votre regard !

Evelyne Trân
samedi 23 mars 2019

Toute La Culture.

« Dans une scénographie singulière et magnifique,
les comédiens magnifient le texte dans la grande salle de l' Aquarium. »

- Tu es très doué, mon chou. Tu aurais pu être Président chef, Roi chef, ou même Docteur chef, Maréchal chef, si tu avais voulu...

Il a 95 ans, elle en a 94 et elle n'a pas renoncé à dire son admiration pour son mari, et à distiller ses espoirs déçus. Seuls dans une maison perdue sur une île battue par les flots, le couple cacochyme ressasse, usées les mêmes histoires. Sauf que le vieil homme dit détenir un message au monde et a réuni ce jour-là des personnalités pour enfin délivrer son manifeste. Sa pensée de vieillard est empêchée depuis toujours; ce sera donc un orateur professionnel qui viendra proclamer à sa place son testament au monde devant un aréopage d'invités triés sur le volet.

L'orateur se révélera sourd et muet et les invités invisibles. Le théâtre de l'absurde d'Eugène Ionesco se résume à cela dans cette farce aigre-douce et mystérieuse. Et comme souvent chez l'auteur, la situation inventée imbrique le tragique et le comique. Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé restituent avec tendresse la poésie du texte. C'est émouvant, oppressant et troublant, toujours bouleversant. Thierry Bosc accomplit sa partition en virtuose. L'acteur beckettien de Bernard Levy défend la pièce de tout son corps. Il soutient admirablement le choix de son metteur en scène qui accroche *Les Chaises* sur un versant tragique plutôt que comique.

Les chaises invente un vieil homme qui dans un semblant d'exil proclame détenir le secret qui réparera le monde. Les mémorables scénographies de Jean-Luc Boutté en 88 à La Colline ou de Luc Bondy aux Amandiers en 2010 privilégiaient l'espace et la verticalité; l'enfermement émergeait lentement par l'empilement des chaises. Chez Bernard Levy, le confinement nous assomme par son tranchant dès le lever de rideau. Le couple de vieillards promène leur désespoir et leurs hallucinations au sein d'une cage de verre. Cette claustration oppresse le public qui aspire en secret à affranchir les deux condamnés. Ainsi, la belle lecture de Bernard Levy arrache au texte écrit en 51 la sombre désillusion des hommes au lendemain de la guerre mondiale et de ses destructions.

A ne pas rater.

David Roffé-Sarfati
dimanche 24 mars 2019

« Un magnifique moment de théâtre débordant d'humanité »

Ils ont respectivement 94 et 95 ans. On a l'impression qu'ils se sont enracinés dans le paysage même de cette île battue par les flots et qu'ils ne font plus qu'un avec la maison. Elle s'appelle Sémiramis, elle l'appelle Mon Chou... Ils remâchent les mêmes histoires inlassablement pour égayer leur solitude et les mêmes mots pour continuer à dire qu'ils s'aiment... Ils ont convié le ban et l'arrière-ban d'invités prestigieux car lui, auteur et penseur, détient un message universel qu'il entend délivrer à l'humanité. Un orateur, « spécialiste dans l'art des mots est même missionné pour traduire sa pensée... »

Deux magnifiques acteurs, Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé, à la présence lumineuse, jouent Les Chaises d'Eugène Ionesco, dans une mise en scène de Bernard Lévy. Prenant le contrepied des mises en scène habituelles des textes de Ionesco, ses choix de mise en scène donnent une vision décalée de l'absurde des situations pour ouvrir le texte vers une poésie qui laisse entendre parfois la voix de l'écrivain.

« Je vous aimais il y a cent ans, je vous aime... »

Si Ionesco se trouve du côté de l'absurde aux côtés de Beckett et Pinter, la mise en scène de Bernard Lévy choisit de regarder la situation sous l'angle de l'humanité de ce vieux couple qui, dans un sursaut final tente de recoller les souvenirs pour continuer à vivre avec intensité les instants ultimes de leur vie. Et si le désarroi de la mort imminente, d'une mémoire défaillante ouvrait justement vers l'absurdité ? Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé -vrai couple à la ville – interprètent la réalité de chaque situation au pied de la lettre, faisant surgir par leur jeu le poétique et l'humour, le vrai et l'imaginaire. Qui sont ces deux vieillards qui, dans leur modeste maison, accueillent des invités invisibles et qui sont réellement ces derniers ? Perdent-ils la mémoire ? Se donnent-ils la comédie à eux-mêmes pour meubler la solitude de leur vieillesse ? Quelle est la part de la folie, de la maladie ou de l'imagination ? Les questions restent ouvertes. Ils se meuvent dans un espace fermé et transparent qu'ils transforment en une boîte à jouer qui s'encombre de chaises dépareillées et de personnages auxquels seuls les mots de deux vieillards donnent leur poids de réalité. Le plateau se peuple peu à peu d'une multitude d'absences qui les éloignent l'un de l'autre, mettant peu à peu en scène « l'absence et le vide ontologique » qui préside à toute tentative de communication au cœur d'un réel souvent incompréhensible.

Ionesco souhaitait que les rôles des vieillards soient joués par des acteurs jeunes. Bernard Lévy prend le contrepied de cette proposition et joue au contraire sur la complicité et l'expérience façonnées par le temps. Dans un décor réaliste les objets surannés, les corps et les visages assument et donnent à voir l'écoulement du temps. Par delà les trous de mémoire et les radotages, bouleversants de tendresse, le vieux couple révèle l'homme et la femme qu'ils furent, racontent les jardins secrets qu'ils ont su préserver.

À la fin du spectacle, les deux vieillards avalent un cachet. Est-ce le geste habituel de leur quotidien ou sont-ils en train de se suicider ? Ils tournent le dos au public et se tiennent assis, tendrement enlacés et uniquement présents à eux-mêmes, au premier rang de cette assemblée d'absents. Reste pour les spectateurs que nous sommes, l'impression profonde d'avoir perçu le déroulement d'une vie en points de suspension, qui pourrait ressembler à la nôtre avec ses trous noirs et ses moments d'illuminations, sa solitude et ses instants de tendresse.



« Le spectateur est ému. Le public ovationne. »

Dans la mise en scène de Bernard Lévy jouée par Emmanuelle Grangé et Thierry Bosc (et Michel Fouquet dans un rôle silencieux), la pièce apparaît comme transfigurée, immédiate et sensible.

Soutenue par un parti pris de réalisme épuré, elle apparaît comme figée dans les années cinquante-soixante. Encore présent. Le plateau est recouvert d'un parquet en frise de Hongrie, une commode, deux fauteuils bridge, des piles de journaux, un couloir au lointain au papier peint vieilli. La pièce est vue à travers une grande baie vitrée. Il y a pour les acteurs, les spectateurs un intérieur, un extérieur. Et comme flottant dans le par-deçà et le par-delà la paroi vitrée un vide, une absence.

Que le jeu des réfractions et des diffractions de la lumière vient animer. Du reflet du miroir au reflet des personnes piégées dans le clin. Comme fantômes, retournement de l'avatar. Le spectacle avance vers ces échappées libres des rêves où l'on se perd.

Par cette manière du théâtre, la scénographie installe une vérité du réel et ses mouvances de perception. Une hésitation dans la fragilité des réalités par laquelle le texte révèle ses sous-entendus, développe sa densité dramatique et libère le jeu. Portés par les comédiens, les personnages deviennent alors des personnes. Tout le dispositif installe un mouvement d'empathie.

À l'encontre d'une théorie sur le théâtre de l'absurde toujours un peu mécaniste, cette mise en scène parle d'elle-même, suscite un théâtre où s'exprime le désir de vivre en dépit de la connaissance de la mort. La forme est cohérente, elle est comme un miracle de concision, claire et lisible.

Dans «Les Chaises», il est question de deux personnes réunies à jamais. Le temps travaille contre eux de manière inéluctable mais n'a pas prise sur eux tant la répétition de jours et des gestes au quotidien a suscité une forme de durée indifférenciée. Dans les trous de mémoire, les vides, elles font «couple». L'un crée la dynamique pour l'autre et réciproquement. Et s'appuyant simultanément, concomitamment, parent les défaillances. Et l'amnésique n'est pas forcément celui qu'on croit.

Cette pièce décrivant l'évaporation de la mémoire lors du vieillissement diffuse une humeur qui charge d'humour les anecdotes, les paroles anodines. Elles convergent vers un moment ultime, de tact et de tendresse qui efface le drame. Comme pour rire encore, comme pour rire ensemble et atteindre un équilibre avant de... pourrir ensemble : forcément sublime.

Le spectateur est ému. Le public ovationne.

Jean Grapin
mardi 26 mars 2019



Spectatif

« Remarquable finesse et adresse dans la mise en vie du texte »

Un spectacle riche, tendre et drôle, inquiétant et déroutant jusqu'au bout du possible, qui doit sa richesse à sa simplicité. Simplicité d'énonciation. Simplicité d'évocation. Simplicité de la présentation d'une démesure provocante et diserte dont l'apparente banalité de l'argument déconcerte et nous tient en haleine tout le long.

« Un couple composé d'un Vieux et d'une Vieille, est à l'orée de la mort. Ils vivent isolés sur une île déserte, dans une maison, enfermés dans une pièce entourée d'eau. Sentant la fin approcher, le couple convoque une dernière fois des connaissances. Le Vieux doit délivrer aux Hommes le message qu'il prépare depuis des années. Charge à l'Orateur, ce spécialiste inégalé de la parole, de prononcer ses derniers mots. Les invités arrivent, de plus en plus nombreux, que nous ne verrons pas... »

Comme un rêve cauchemardesque dit au réveil, le texte mélange la raison et l'imaginaire avec les peurs et les fantasmagories oubliées ou enfouies. Les illusions et les confusions innombrables qui parsèment la pièce troublent la perception de cette réalité crue et franche à laquelle nous assistons. Plus les marques du réel apparaissent sur scène, plus l'angoisse fantomatique des personnages s'immisce dans l'imaginaire du spectateur. Nous sommes perplexes, happés, impatients devant l'attente de la fin de cette histoire fantastique.

Cette « farce tragique » comme la désigne l'auteur lui-même, joue d'une vraisemblance qui gêne par sa franchise et qui fait rire par son incongruité.

Le Vieux s'adresse à la Belle invitée pour lui déclarer qu'elle n'a « ... pas changé du tout... oh ! si, si, comme votre nez s'est allongé, comme il a gonflé... je ne m'en étais pas aperçu à première vue, mais je m'en aperçois... terriblement allongé... ».

Cet irrationnel fantastique cher à Ionesco où l'irréalité du réel se transforme en chaos imaginaire nous transporte dans un ailleurs immédiatement insolite.

« - Il est 6 heures de l'après-midi... il fait déjà nuit. Tu te rappelles, jadis, ce n'était pas ainsi ; il faisait encore jour à 9 heures du soir, à 10 heures, à minuit.

- c'est pourtant vrai, quelle mémoire !

- Ça a bien changé.

- Pourquoi donc, selon toi ?

- Je ne sais pas, Sémiramis, ma crotte... Peut-être, parce que plus on va, plus on s'enfonce. C'est à cause de la terre qui tourne, tourne, tourne, tourne...».

Eugène Ionesco indique à propos de cette œuvre : « Le thème de la pièce n'est pas le message, ni les échecs dans la vie, ni le désastre moral des vieux, mais bien les chaises, c'est-à-dire l'absence de personnes, ... l'irréalité du monde, le vide métaphysique. Le thème de la pièce c'est l'évanescence, le rien, un rien qui se fait entendre, se concrétise, comble de l'invraisemblance ».

Dans son choix de mise en scène, Bernard Levy fait le pari de la restitution « tel quel » du texte, sans appui extravagant sur les jeux ni effets rapportés autres que les accessoires nécessaires et des murs en verre qui entourent la pièce de la maison où tout va se jouer. Remarquables finesse et adresse dans la mise en vie du texte. Ce couple qui s'emballe de plus en plus, pris peu à peu dans le tourbillon de l'urgence d'en finir et ces scènes qui s'enchaînent dans une prolifération de vacuités, sont inscrits dans une théâtralité puissante où la force intrinsèque du texte prime avant tout.

Le pari du parti pris est relevé et réussi ô combien par Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé. Des jeux magnifiques pour une fine et habile incarnation du Vieux et de la Vieille, simple et profonde à la fois, qui donne à chaque instant son importance. Elle et il nous tiennent par le fil ténu mais magique du trouble merveilleux qu'ils distillent. Deux comédiens superbes, littéralement époustoufflés. Avec Michel Fouquet qui les rejoint à la fin de la pièce, voici une distribution brillante.

Quel spectacle ! Mémorable comme le sont ces moments de théâtre où l'épuration sert le texte autant que la magistrale interprétation le vit. Un incontournable Ionesco que je conseille vivement.



« T'as d'beaux vieux, tu sais ! »

Le «dossier» de ces Chaises est connu : un couple de plus que seniors de 94 et 95 ans attend une multitude d'invités. Il faut vite installer des chaises : lui, plus que jamais résolu, a décidé de délivrer un message définitif, qu'il fera dire par un orateur. Une conférence est donc organisée, avant que...

Tels des anthropologues, les spectateurs que nous sommes allons observer ce couple du cinquième âge, ces deux vieux installés dans leur vivarium.

C'est en effet dans un appartement aux murs (y compris le quatrième) et aux cloisons en verre qu'ils vont évoluer. Nous sommes plus qu'observateurs, nous sommes des voyeurs.

C'est lui qui arrive le premier, pantalon à bretelles et marcel, une pile de journaux à la main. Un premier moment de comédie se déroule dans le plus grand silence. Il déplace ses tas de journaux, du sol au tiroir de sa commode, et inversement. Sans raison précise. Sans rien dire, Thierry Bosc nous fait rire une première fois. Elle le rejoint. Emmanuelle Grangé, robe tristounette et impersonnelle en jersey, chaussures Scholl, soquettes sur mi-bas.

Qui sont-ils, ces deux-là ?

Dans bien des mises en scène de ce classique du théâtre du XXème siècle, nous n'avons pas la réponse à cette question. Ils sont là. Point. Seul l'absurde, le surréalisme de Ionesco sont mis en avant.

Ici le metteur en scène Bernard Lévy a creusé fort judicieusement la question de l'identité propre des deux personnages.

Le fait de les placer dans ce bocal nous force à nous interroger et à envisager des hypothèses.

Sommes-nous en présence d'un couple archétypal, sommes-nous devant le dernier couple de l'humanité, avons-nous devant nous deux êtres qui pourraient fort nous ressembler ?

Bien entendu, Bernard Lévy a respecté à la lettre le texte et le propos de Ionesco, mais il s'est attaché à montrer les relations qui unissent encore ces deux jeunes mariés depuis seulement soixante-quinze ans.

Ces deux-là s'aiment. Encore. Toujours.

Les chansons diffusées par le vieux poste, les baisers, les souvenirs échangés ne laissent planer aucun doute.

Ils se souviennent, ils ont encore plein de choses à se dire, ils communiquent. Tout se délite, tout se désagrège autour d'eux, mais ils ont tenu bon. Ils font face. Jusqu'à la fin.

Thierry Bosc (qui connaît bien les lieux, il fut l'un des fondateurs de l'Aquarium), et Emmanuelle Grangé sont tout simplement merveilleux.

Durant l'heure et quart que dure cette pièce, leurs voix reprises par des micros bien cachés, ils vont énormément nous faire rire, ils seront également tour à tour émouvants, étonnants, bouleversants. Deux grands acteurs nous donnent la leçon : une leçon de jeu, de comédie.

Oui, ils vont nous faire beaucoup rire. Voir Emmanuelle Grangé se hisser tant bien que mal sur une chaise pour relever jusqu'à mi-cuisses sa robe est un grand moment ! Les scènes d'accueil des invités, derrière un mur de papier peint translucide, ces scènes sont drôlissimes. Oui, il vont nous bouleverser, rendant leurs personnages attachants et inoubliables.

Il faut signaler que Bernard Lévy a choisi très judicieusement de nous montrer l'orateur, le conférencier.

Là encore, l'arrivée sur le plateau de ce personnage interprété par Michel Fouquet et sa scène muette déclenchent les rires de la salle.

Voici donc une version terriblement passionnante de ce chef d'œuvre, que j'ai eu l'impression de redécouvrir. Comme un sentiment d'une première vision.

Cette entreprise artistique fait d'ores et déjà partie des grandes réussites de la saison.

C'est un spectacle incontournable de cette fin d'hiver.

« Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé portent admirablement cette poésie du non-sens d'un monde qui s'enfonce sans issue possible. »

Quand nous pénétrons dans la salle, une paroi réfléchissante disposée sur scène nous renvoie notre propre image. Le théâtre, c'est nous-mêmes. Nous nous regardons vivre et regardons vivre les autres à travers ce miroir. Puis la salle s'éteint, les lumières s'allument sur la scène. La paroi réfléchissante qui nous faisait face devient transparente.

Dans l'aquarium ainsi créé avec son quatrième mur qui sépare la scène de la salle, deux chaises et une commode quelconques apparaissent. Des piles de journaux dans un coin, un papier peint fatigué au fond, une lumière neutre. Un petit vieux en marcel, la chevelure en bataille, entre à petits pas mesurés. Il prend une pile de journaux, les dépose dans la commode, reprend une pile de journaux, les redépose. Petites actions sans raison ni conséquence dans un petit univers clos. Une vieille femme le rejoint, aussi surannée que le papier peint. Il allume la radio. Polnareff chante Love Me...

Lui, le Vieux, a 95 ans. On ne saura jamais son nom car sa Vieille, qu'il a surnommée « Sémiramis, ma petite crotte », d'un an plus jeune, ne l'a jamais appelé autrement que par « mon chou ». Tous deux vivent isolés dans cette maison qui fait face aux flots que le Vieux regarde on ne sait pourquoi. Sont-ils les rescapés d'un cataclysme, qui aurait rayé Paris de la carte, ou les vestiges d'une humanité perdue dans l'incommunicabilité et la solitude ? Ils ont encore l'un vers l'autre de petits gestes de tendresse dérisoire, se font de petits reproches, évoquent les souvenirs d'un temps pas toujours béni, les petites trahisons qui ont cimenté leur couple. Ils ne parlent plus vraiment. Un embryon de phrase, une bulle de la mémoire qui éclate à la surface, ils ont perdu les mots mais ils parlent pourtant. Ils rassemblent les lambeaux de ce qui fut leur vie, leurs attentes sans suite, leurs espoirs sans lendemains. Il aurait pu devenir quelqu'un, dit la Vieille, être un grand savant, un président, devenir général, colonel, peut-être. Au lieu de cela il n'a été que maréchal – des logis. Concierge. Adamov dira d'eux : « La pièce de Ionesco découvre quelque chose que l'on n'a pas envie de reconnaître en soi, c'est-à-dire, en deux mots, la vieillesse fondamentale qui n'a rien à voir avec l'âge et qui, à un certain niveau de conscience, représente un état de l'existence humaine. [...] on a peur d'une image de la décrépitude qui réduit l'existence à un vagissement sans évolution, depuis le berceau jusqu'à la mort. »

Ces deux isolés, repliés l'un sur l'autre, ont invité ce soir-là, fait exceptionnel, un nombre considérable de personnages : une Dame qui fut un amour de jeunesse du Vieux, un Colonel dont la galanterie déplacée introduit le trouble, et toute une galerie de personnalités. Car le Vieux a une communication à faire, un message à délivrer avant de disparaître. Il a même choisi, pour l'occasion, un Orateur pour porter sa parole, pour dire mieux que lui. On sonne à la porte. Les invités se présentent, en ordre dispersé. Mais en lieu d'invités n'arrive que le vide. Les vieux leur parlent, la Vieille s'empresse de leur trouver des chaises sur lesquelles ne prend place que l'absence. Chaises de bric et de broc car il faut rassembler toutes les chaises de la maison pour faire face à cette affluence du néant. Le rythme s'accélère, les chaises envahissent l'espace. On attend toujours l'Orateur. Dans le silence qui s'installe, les vieux font patienter, ils meublent comme ils peuvent le vide silencieux pour ces personnages inexistantes. Lorsque l'Orateur fait son apparition, enfin, il est de chair et d'os mais n'est qu'un vieillard cacochyme sous perfusion, traînant avec lui sa poche de produit. Lorsque les Vieux, satisfaits de penser que leur message sera délivré, disparaissent, l'Orateur, incapable de délivrer le moindre message, quitte la scène.

Ils sont terribles, les mots qui caractérisent ces deux petits vieux et leur vie marquée par l'échec et le ratage. « J'ai voulu faire du sport, de l'alpinisme, dit le Vieux, on m'a tiré par les pieds pour me faire glisser... j'ai voulu monter les escaliers et on m'a pourri les marches... je me suis effondré. » Mais au drame aux allures naturalistes de ces deux petits vieux accrochés l'un à l'autre avant de disparaître, attendrissants dans leur tentative d'exister une dernière fois, Ionesco donne les dimensions d'une tragédie qui le dépasse et concerne l'humanité. « Le thème de la pièce n'est pas le message, ni les échecs dans la vie, souligne l'auteur, mais bien les chaises, c'est-à-dire l'absence de personnes, l'absence de l'Empereur, l'absence de Dieu, l'absence de matière, l'irréalité du monde, le vide métaphysique. » De ce vertige du vide, de cette incommunicabilité qui peuple le monde de rien, de ce néant qui nous habite, il vaut mieux rire. Rire pour souligner l'inanité de nos efforts pour tenter de dire, d'exister, pour échanger, pour être. Et on rit, sans conteste. Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé portent admirablement cette poésie du non-sens d'un monde qui s'enfonce sans issue possible. Loin de la simplification réductrice aux clichés de l'absurde, ils donnent à ce désespoir ontologique – il résonne aujourd'hui d'une tout autre manière que dans les années 1950 mais n'en demeure pas moins – une humanité touchante qui nous concerne.



« Émouvant, Poétique, Magnifique »

Dans un appartement en bord de mer, deux vieux, elle 94, lui 95 ans vivent reculés du monde. Lui regarde passer les bateaux. Elle, admire avec complaisance son homme ;

- *Tu es très doué, mon chou. Tu aurais pu être Président chef, Roi chef, ou même Docteur chef, Maréchal chef, si tu avais voulu...*

Ils ressassent leurs souvenirs, s'amuse toujours des mêmes histoires, mais ce soir ils ont un message à transmettre à l'humanité. Pour cela ils ont invité du beau monde

Un colonel, un couple, une ancienne amoureuse, un empereur, un photographe...des invités invisibles et imaginaires arrivent de plus en plus vite, la vieille s'affaire...Les chaises envahissent le plateau.

- *Du monde ! Des chaises ! Du monde ! Des chaises ! Entrez, entrez messieurs-dames...*

En attendant avec impatience l'orateur chef qui doit révéler leur message.

Le message qui atteste que leur vie a eu un sens...

Ils évoquent, leur existence, leurs souvenirs, leurs regrets, leurs convictions en compagnie de leurs visiteurs irréels et illusoire.

Leur mémoire est usée, les images se troublent, c'est la vieillesse...

Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé sont bouleversants, leur complicité, leur sensibilité, leur justesse, leur finesse et leur talent nous transpercent et nous émeuvent. Ils sont touchants, drolatiques et profondément vrais.

Tous ceci se passe dans un petit appartement au décor des années 60.

Une baie vitrée face à l'océan, des piles de vieux journaux, une radio qui diffuse « Please love me » de Plonareff.

Une ambiance intime cotonneuse, poétique et quelque peu irréelle nous envahit.

C'est un moment de pur bonheur et de profondes émotions.

Claudine Arrazat
samedi 23 mars 2019



Théâtre du blog

« Certes, l'œuvre n'a rien perdu de sa saine dérision et de son mordant, mais, de la farce au tragique, il n'y a qu'un fil que tiennent, avec humanité et finesse, Emmanuelle Grangé et Thierry Bosc. »

Créée en 1952, au Théâtre de Lancry à Paris (X^{ème}) par Sylvain Dhomme, avec Paul Chevalier et Tilla Chelton, la pièce de l'auteur (1913-1994) prend ici une tonalité nouvelle. Peut-on qualifier de « théâtre de l'absurde », ce drame de la vieillesse, de la solitude et de l'exclusion tel que l'a vu Bernard Lévy? Certes, l'œuvre n'a rien perdu de sa saine dérision et de son mordant, mais, de la farce au tragique, il n'y a qu'un fil que tiennent, avec humanité et finesse, Emmanuelle Grangé et Thierry Bosc.

Elle, quatre-vingt quatorze et lui, quatre vingt-quinze ans... Ils vivent dans une île et chez eux, ça sent l'humidité et le mois. Lui s'ennuie beaucoup et regarde passer des bateaux qu'il ne voit pas. Elle ne fait qu'admirer son homme : « Mon chou, ah ! oui, tu es certainement un grand savant. Tu es très doué, mon chou. Tu aurais pu être Président chef, Roi chef, ou même Docteur chef, Maréchal chef, si tu avais voulu, si tu avais eu un peu d'ambition dans la vie. » Et pourquoi pas Orateur chef, comme celui qu'ils attendent pour délivrer l'important « message » du vieillard, à un public fantôme : des chaises vides qui vont petit à petit envahir le plateau... Mais il n'est que maréchal -des logis- : concierge... Et il estime avoir bien rempli sa tâche. Avoir aussi assez souffert pour témoigner devant l'humanité entière représentée par les invités : une ancienne amoureuse, la Belle devenue bien laide, un colonel, un couple et leurs enfants... et parmi le flot de visiteurs, l'Empereur...

Qui sont ces personnages ? De pauvres vieux au bout du rouleau qui radotent de sempiternelles histoires et qui ont perdu la mémoire? Elle se souvient d'avoir eu un fils qui les a quittés à l'âge de sept ans; lui, prétend n'avoir jamais eu d'enfants. Il aurait laissé mourir sa mère dans un fossé mais elle soutient qu'il a toujours pris soin de ses parents. Un couple qui s'amuse à jouer la comédie, seul dans son modeste logis ou reclus dans un foyer du troisième âge ? La vraisemblance n'est pas la souci de l'auteur franco-roumain : il le dit dans Notes et Contre-Notes « Souligner par la farce, le sens tragique du texte » (...) « Les personnages comiques, ce sont les gens qui n'existent pas. Le personnage tragique ne change pas, il se brise ; il est lui, il est réel. »

Ici, l'action s'ancre dans le quotidien d'un petit appartement meublé dans le style des années cinquante : deux fauteuils, une commode sur laquelle un poste de radio diffuse en sourdine quelques vieux airs et, dans un coin, des journaux empilés au fil du temps... Les acteurs sont dans un cube de verre : le « quatrième mur », d'abord miroir où se reflète le public, deviendra paroi de verre tamisant les voix finement sonorisées. La tendresse des gestes de ce couple dans la vie comme sur scène, Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé, contraste avec certains agacements que leur prête l'auteur, parfois un peu sadique. Quand le vieux rabroue sa femme : « Bois ton thé, Sémiramis ! », il s'empresse d'ajouter la didascalie : « Il n'y a pas de thé, évidemment »... Lui, un brin rêveur, un rien poète jusque dans la mort : « J'aurais pourtant voulu tellement finir / nos os sous une même peau, dans un même tombeau, / de nos vieilles chairs, nourrir les mêmes vers / ensemble pourrir... » Elle, petite bonne femme bien sage, un peu douceuse, même quand elle s'énerve : « Je n'ai pas trente-trois mains, je ne suis pas une vache ! » Gestuelle et grimace contiennent la nature fouguese habituelle de la comédienne, ici, toute en retenue.

Il y a beaucoup de sincérité chez ces interprètes, même dans le burlesque et l'on pense à ce qu'écrivait Arthur Adamov. « La pièce d'Eugène Ionesco découvre quelque chose que l'on n'a pas envie de reconnaître en soi, c'est-à-dire, en deux mots, la vieillesse fondamentale qui n'a rien à voir avec l'âge et qui, à un certain niveau de conscience, représente un état de l'existence humaine (...). Or, cette image terrifiante, Ionesco l'a découverte et nous la fait découvrir par des moyens proprement scéniques. »

Pourtant, l'on rit : ainsi le voulait Eugène Ionesco : « On rit pour ne pas pleurer ». Et ne sommes nous pas aussi les heureux invités et destinataires de l'ultime message (que l'orateur partira sans délivrer), assis sur ces chaises, quand Thierry Bosc, acteur en apothéose lançant son chant du cygne, remercie : « les électrocutés, (sic) les machinistes, l'ouvreuse, l'Etat » ...et pour finir : « Merci à vous, messieurs-dames et chers camarades, qui êtes les restes de l'humanité, mais avec de tels restes, on peut encore faire de la bonne soupe ! »

Ainsi joué et mis en scène, le théâtre d'Eugène Ionesco peut encore faire recette !

Mireille Davidovici
vendredi 22 mars 2019



**« Bernard Levy offre une relecture bouleversante
et salutaire d'une des pièces majeures d'Eugène Ionesco.
Un moment de grâce soutenu par un couple d'acteurs exceptionnels. »**

Les Chaises met en scène un vieux et une vieille, tous deux ayant passé les quatre-vingt dix ans. Ionesco recommandait cependant que ces personnages soient interprétés par de jeunes acteurs. Le jeu devait primer sur le réel. Ce décalage devait nourrir la dérision.

Bernard Levy opte pour une approche sensible, au plus près de la réalité des personnages.

Il confie à Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé, qui forment eux-mêmes un couple dans la vie, l'interprétation vibrante de ces êtres en bout de vie. Pour Ionesco « Il n'y a en ce monde que deux essentialités : l'amour et la mort. C'est-à-dire que l'amour peut tuer la mort. » C'est donc, ensemble, dans un dernier baiser, que les personnages vont mettre en scène leur fin de vie.

Avec poésie, délicatesse, effort, le couple mobilise les parcelles de leur mémoire, les fragments de leur histoire, pour ressasser ce qui a été et qui ne sera plus. Metteurs en scène de leur derniers instants, l'homme et la femme remplissent le vide angoissant de leur intimité par des présences imaginaires.

Les Chaises, qu'ils apportent en nombre dans leur salon, sont comme les représentations tangibles de ceux qu'ils ont connus et qu'ils convoquent pour les rendre témoins de cet amour qui meurt avec eux.

La scénographie imaginée par Alain Lagarde nous rend aussi témoins de cette mort qui n'est plus tout à fait solitaire. Les personnages se meuvent dans une boîte dont les parois vitrées réfléchissent leurs images, mais aussi, parfois la nôtre. La transparence et le reflet multiplie les présences floues qui hantent leur passé. Comme elles concrétisent celles des invités qui sont censés venir pour entendre le message final livré au monde. Réalité et projection imaginaire se confondent.

Le décor minimaliste (un lampadaire, un tapis usagé, un vieux radiateur, une commode, des piles de journaux et deux chaises au centre) renvoie l'image d'un univers suranné, poussiéreux, figé dans le temps. Mais la douceur des éclairages nimbe l'ensemble d'une lumière caressante.

Tandis que sur un vieux transistor, des chansons populaires se font entendre, comme *Love me please* de Michel Polnareff, qui soulignent la dimension nostalgique de ces vies qui s'effacent.

Les Chaises d'Eugène Ionesco avec Bernard Levy s'offrent une deuxième jeunesse.

L'ironie, la déconstruction, la mécanique de l'absurde ont été abandonnées au profit d'une lecture bien plus profonde. L'humanité vibre dans les corps vieillissants des magnifiques acteurs et l'amour triomphe de la mort.

Marie-Laure BARBAUD
dimanche 31 mars 2019

« Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé jouent parfaitement cette fin de partie en lui apportant une belle charge émotionnelle. »

Qualifiée par son auteur Eugène Ionesco de farce tragique, «Les Chaises» s'avère un terrifiant opus sur le vide métaphysique et le rien, qui résulte de l'irréalité du monde et de l'absence des personnes comme de Dieu, paradoxalement concrétisée par l'omniprésence des chaises.

Il est porté par «mon chou» et son épouse «Sémiramis ma crotte», un couple de presque centenaires répandus dans le naufrage de la vieillesse, se préparant à un événement répondant à cette obsession de la trace comme conjuration de l'effacement.

Cet acmé de leur existence, une existence ordinaire, banale et commune de «ratés sociaux et dérisoires» dicit Ionesco, consiste en la délivrance ultime, dans tous les sens du terme et par la voix d'un orateur professionnel, devant une large assistance conviée, d'un message quasi-christique que tout l'univers est censé attendre. Mais ironie du sort, celui se révélera sourd-muet.

Pour indiquer-t-il «l'ancrer davantage dans le réel pour en faire ressortir toute l'humanité et une forme de poésie moins attendue», Bernard Lévy met en scène cet opus en s'affranchissant tant des substantielles didascalies que du dénouement original en l'inscrivant dans le registre de l'hymne à l'amour conjugal et le syndrome du suicide amoureux à la Philémon et Beaucis sous le regard indifférent d'un tiers malade sous perfusion (Michel Fouquet).

Dans un intérieur vintage rudimentaire, un fantôme de pièce à vivre pour une pièce à mourir que le scénographe de Alain Lagarde a immergé dans une immense cage de verre, Thierry Bosc, en vieillard oscillant entre régression infantile, infatuation désespérée et syllogomanie, et Emmanuelle Grangé, en conjointe maternante et ressassante jouent parfaitement cette fin de partie en lui apportant une belle charge émotionnelle.

« Étonnant »

« Les Chaises », telles qu'elles sont jouées à l'Aquarium en ce moment, sont un spectacle idéal pour réconcilier les allergiques de « La Cantatrice chauve » ou de « La Leçon » avec leur auteur.

Seul le néant est certain, donc réel : telle est à peu de choses près la démonstration de cette pièce. Pourtant, à côté de cette prise de position philosophique, il y a d'autres réalités bien charnelles et quotidiennes qui font de cette « farce tragique » une pièce pleine de saveur.

« Ce n'est pas une certaine société qui me paraît dérisoire. C'est l'homme. » disait Ionesco. Et c'est bien ce qui apparaît ici, avec ce couple qui s'aime à en mourir et socialement et physiquement, le reste et les autres n'ayant aucune espèce d'existence à côté de la force de cette réalité.

Non seulement on croit aux personnages présents dès leur apparition, mais aussi à tous ceux qu'ils font vivre. Même s'il paraît que les créatures de Ionesco sont sans psychologie, celles-là nous émeuvent tant les sentiments qui les animent sont universels. Peu importe alors la leçon qu'il convient de tirer de ce spectacle, chaque spectateur ou presque a sa lecture et l'important est juste que cette tragédie comique – car elle l'est – lui en ait offert une. Le fait d'enfermer les comédiens dans une cage en verre est une trouvaille merveilleuse pour montrer – avant que la pièce ne débute – que nous sommes tous concernés, mais aussi l'enfermement, la solitude incroyable de ces êtres. Enfin, à la vieillesse des personnages correspond le défraîchi du salon dans lequel ils se meuvent et le caractère démodé des musiques qu'ils écoutent. Tout est harmonisé, tout est significatif, et on ne s'ennuie pas une seconde, faisant ainsi mentir la réputation du théâtre de Ionesco.

Pierre François
28 mars 2019

**«Les Chaises», pièce mise en scène par Bernard Lévy,
mérite bien plus que notre attention.**

Disons le tout de go, je n'ai jamais été fan de Ionesco ou de Beckett, leur constat étant pratiquement identique, absurdité de la vie, laquelle se suffit amplement à elle-même.

Cependant, « *Les Chaises* » pièce mise en scène par Bernard Lévy mérite bien plus que notre attention et ceux qui ont dit que la présente écriture constituait le chef-d'oeuvre de Ionesco ont incontestablement raison.

Chacun sait que les avant-gardistes ont coutume de se démoder plus vite que les autres, conséquence logique puisque voulant sortir des normes habituelles ils se mettent eux-mêmes à découvert. Or les modes font généralement trois petits tours et puis s'en vont ... Pourtant, Ionesco tel le Pont-Neuf, tient toujours ! Peut-être à cause de cet « *univers alogique et surréels des rêves et des fantasmes* » qui eux, échappent au temps qui passe ?

Ici, deux nonagénaires vivent retirés sur une île (raison pour laquelle sans doute ils ne se sont jamais quittés) Vous connaissez le vieil adage : « *pour vivre heureux, vivons cachés* »...

À l' Aquarium, le bien nommé en la circonstance, une baie vitrée nous sépare d'emblée du couple, lequel se trouvant en vitrine, aiguise d'autant plus notre attention. Pour eux, l'échéance approche, ils le savent et ont voulu convoquer les témoins de leur existence. Constat ultime d'une longue vie qui ne laisse que des chaises vides. Afin que la démarche soit utile, ils ont également invité l'Orateur, bien visible quant à lui, lequel arrivera cramponné à son pied à perfusion, son rôle étant de transmettre le message à l'humanité entière. Les trois protagonistes sont donc là pour clore cette « farce tragique », bilan d'une double existence dont finalement il n'y a rien à dire ou presque, sinon que la femme nourrit à l'encontre de son époux une admiration aussi inconditionnelle qu'empreinte de naïveté. Symboliquement des piles de journaux s'entassent au pied d'un mur rappelant tout ce qui s'est produit tout au long de leur vie.

La notion de temps est devenue si relative que l'homme s'imagine que jadis « *il faisait encore jour à minuit* » car ajoute t'il, « *plus on va, plus on s'enfoncé* » et la terre lui donne le tournis.

Le monde devient de plus en plus irréel, symbolisé par cette forêt de chaises que seule l'imagination peut encore combler. Sémiramis, la vieille épouse, voit en son mari un chef incontestable, capable de l'être en tous les domaines s'il avait eu quelque ambition ! Il est donc passé à côté de son destin. Or, comme il y a en chaque homme un enfant qui sommeille, le vieil homme pris d'un accès de désespoir sanglotera sur la perte irrémédiable de sa mère que l'épouse s'efforce en vain de remplacer. Thierry Bosc est impressionnant dans ce rôle et son épouse (également dans la vie) Emmanuelle Grangé à la fois si forte et si vulnérable ne peut que déclencher une réelle empathie.

Qui sommes nous ? Où allons nous ? Quelle est l'utilité de la vie ? La portée métaphysique de ces questions ne peut trouver sa conclusion que dans le dérisoire, lancinant et galiléen « *Et pourtant elle tourne* » !

Simone Alexandre

02 avril 2019

«Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé forment un beau duo scénique»

La vieillesse – mémoire défaillante, solitude et désarroi d'une mort à entrevoir -, le sujet est d'actualité, d'autant que la population vieillit et que manquent les EPHAD.

Toujours, la nostalgie de l'enfance qui ignorait la peur de la déchéance et la mort. Restent le besoin de tendresse et de protection, les remords et l'angoisse, la peur de l'abandon, chacun son tour : « J'ai laissé ma mère mourir toute seule dans un fossé. (...) Les fils, toujours, abandonnent leur mère, tuent plus ou moins leur père. »

Au fil du temps, la parole est insignifiante, et dérisoires sont les relations sociales.

Le drame dans *Les Chaises* (1952) de Ionesco tient à la présence croissante de ces sièges – les véritables protagonistes de la pièce -, qui envahissent la scène peu à peu sans que nul n'en fasse quelque usage puisqu'il n'y a personne, sinon l'absence.

Un couple âgé rêve et va jusqu'à vivre cette prolifération de chaises comme l'exacte correspondance avec l'arrivée supposée d'invités distincts au cours de leur soirée.

Des gens d'importance sont attendus, dont un orateur, porteur d'un message essentiel – qui ne sera jamais délivré, du fait qu'il n'est rien moins que sourd-muet.

La pièce est considérée comme le chef-d'œuvre de Ionesco, entre répétition de mots, obsessions sociales, d'un côté : Sémiramis, l'épouse du Vieux, ne cesse de lui rappeler que s'il avait eu plus d'ambition, il aurait pu devenir président-chef ou roi-chef, alors qu'il n'est que Maréchal des Logis, c'est-à-dire concierge – ce qui lui suffit.

Et de l'autre, la prolifération temporelle des objets, des choses inusitées et accumulées : une vision anticipée de la mise à mal de notre planète rivée au rebut.

Le Vieux et la Vieille vivent seuls dans une maison, sur une île, avec pour tout trésor, un amour fidèle. Lui est penseur et écrivain – il accumule avec soin et range, par piles, sur le sol, ses journaux littéraires, dans la mise en scène rigoureuse et amusée de Bernard Lévy, entre ironie moqueuse,

autodérision et attendrissement salutaire. Le petit appartement est enfermé, telle une vitrine – trois parois transparentes font clôture, où les moindres faits et gestes sont à vue -, soit un habitat des années 1960/1970, investi de mots vides et de chaises inutiles. Les « murs circulaires » encastrent les Vieux, cernés, de nuit, par « une eau qui croupit » – songe insulaire.

Le Vieux a ainsi, en fin de vie, un message à livrer à l'humanité ; il en a convoqué les meilleurs représentants pour une soirée historique. Les invités arrivent, un à un, matérialisés par des chaises vides, sans nul occupant – ni vivant ni mort, absent :

Tous les personnages, propriétaires et savants, sont-ils convoqués ?, demande la Vieille : « Les gardiens ? Les évêques ? Les chimistes ? Les chaudronniers ? Les violonistes ? Les délégués ? Les présidents ? Les policiers ? Les marchands ? Les bâtiments ? Les porte-plume ? Les chromosomes ? »

Au milieu de ces fantômes invisibles, l'Empereur lui-même arrive que les Vieux ne pourront approcher, inaccessible, tant les chaises échafaudent un mur d'obstacles.

Le Vieux et la Vieille sont séparés, obligés à quitter les lieux et la vie – tragédie.

La solitude existentielle manifeste sa douleur dans l'absence : les Vieux dialoguent avec des figures inexistantes – palpable est le silence, l'impossibilité de se parler.

Douleurs, chagrins, sentiment de l'échec, la condition humaine est condamnée.

Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé forment un beau duo scénique, jouant la farce tragique en marionnettes humaines, des personnages grotesques et pleins d'humanité dont le goût de vivre n'est jamais entamé, ni l'espérance en alerte. Ces Vieux-là rejettent implicitement toute idée d'érosion de leur présence au monde, si modeste soit-elle, incarnant avec facétie et vivacité leur figure burlesque, tonique et décalée, ancrée dans un même désir, mutuel et réciproque, d'une proximité sensible.

Chantiers de culture

« Un classique auquel Levy apporte une incroyable touche d'originalité ! »

Un classique, depuis 1951 mille fois joué et revisité, auquel Lévy apporte une incroyable touche d'originalité !

Grâce d'abord à deux comédiens, Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé, époustouflants de beauté et de naturel dans ce jeu de rôles où deux petits vieux se perdent et se retrouvent dans un amoncellement de chaises en l'attente d'invités éternellement aux abonnés absents...

Ici, l'absurde de situation laisse place à la tendresse, à la poésie, aux yeux mouillés de deux vieillards égarés dans leurs rêves et au temps jadis où il faisait encore jour à minuit !

Entre solitude et incompréhension d'un couple à la dérive, coincé entre deux chaises et désespéré de ne pouvoir confier à la multitude leur regard sur le monde, se révèle alors dans un rire angoissant la noirceur du présent : au détriment du partage et du dialogue, se laisser envahir et submerger par les biens matériels, qu'ils soient de bois, d'or ou d'argent. Ionesco, maître en tragique lucidité, nous avait pourtant alertés : absurde, alors, la vie !

Yionnel Liégois

06 avril 2019

« La direction de Bernard Levy et l'incarnation juste, sensible des deux comédiens font surgir toutes les subtilités, méandres du dramaturge »

Les journaux empilés, les journaux arrangés dans le premier tiroir, les journaux remis sur la pile. Le rictus du vieux qui fait, défait pour tenter de remplir le vide, le tonneau des danaïdes. Tout est dit, le spectacle mis en scène par Bernard Levy commence à peine.

Est-ce un délire ? Un adieu préparé à leur existence ? Le vieux a un message à délivrer, les invités se pressent, les chaises s'accumulent, tous vont venir, le colonel, le premier amour, les jumeaux, tous. Ils font tomber une chaise, ils rient, ils savent qu'il n'y a personne. Là, Thierry Bosc et Emmanuelle Grangé sont à leur apogée. Le rire pour lutter contre la nature tragique de la vie. Sémiramis, la vieille, ne cesse de répéter au vieux : « Tu aurais pu être cela si tu avais eu plus d'ambition. » Est-ce le bilan d'une vie de petites gens ?

Les spectateurs ne voient pas deux personnages en fin de vie qui se remémorent des souvenirs. Ionesco va plus loin, derrière chaque phrase, nous ressentons l'abysse, le vide. Il faut avoir l'humilité de la durée limitée, nous sommes de passage, tout est construction mentale. Paris n'existe pas, la ville lumière n'a peut-être jamais existé. La direction de Bernard Levy et l'incarnation juste, sensible des deux comédiens font surgir toutes les subtilités, méandres du dramaturge. Son message est universel, ce n'est pas l'âge mais l'essence de l'existence que nous contemplons. Les icônes sont désincarnées, le colonel, le président, les journalistes. Ne cherchons-nous pas tous à laisser une trace, un message au monde ? Ils n'ont pas eu d'enfant, n'ont pas eu d'ambition. Est-ce que cela aurait suffi à rendre leur vie digne ?

Le salut vient du rire, du présent et de l'action même si elle est peut-être vaine. La vie est une tragédie, nous connaissons la fin mais que faire du moyen ?

La scénographie illustre cette vacuité et l'enfermement, souligne le quatrième mur et ajoute de la distance avec le public. Ce choix ne gâche pas l'expérience mais l'atténue. Au moment du salut, une fois les comédiens sortis de cette boîte, nous ressentons la joie simple d'être près d'eux, avec eux.

Alexandra Diaz

14 avril 2019

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

« Tout le monde a besoin de dire quelque chose au monde. »

Après avoir monté des textes de Beckett, Bernard Levy explore la pièce la plus profonde et complexe de Ionesco : Les Chaises. Récusant la notion de théâtre de l'absurde, il décide de prendre le texte au pied de la lettre.

Comment est née l'envie de monter Les Chaises ?

Bernard Levy : J'ai une grande affection pour les personnes âgées et je cherchais depuis longtemps un texte sur les vieux. Lorsque j'ai monté Beckett avec le comédien Thierry Bosc, je le voyais souvent faire l'idiot, jouer au vieillard, et je le trouvais très drôle. En relisant Les Chaises avec mon dramaturge Jean-Luc Vincent, j'y ai trouvé des choses très intéressantes. Dans les mises en scène que j'en avais vu, le texte était souvent traité de façon un peu grotesque ou bien vampirisé par la performance des comédiens, rendant les personnages archétypaux, ce qui ne me parlait pas vraiment.

Quelle a donc été votre approche ?

B.L. : J'ai décidé d'aller à l'opposé de ce que j'avais pu voir, et de prendre le texte au pied de la lettre. J'ai imaginé l'histoire de deux personnes ordinaires, qui vivent dans leur maison, leur appartement ou le studio d'une maison de retraite. J'ai eu envie de les voir évoluer à cet endroit. Le personnage de l'Homme a besoin de dire un message au monde – c'est vrai ou pas, mais tout le monde a besoin de dire quelque chose au monde, que ce soit ses quatre vérités ou un « je t'aime ». Une œuvre marque le spectacle : Amour de Michel Haneke. Le spectacle est dit à l'aune de l'immense amour, de l'immense tendresse qui existent dans Les Chaises.

Le texte est si complexe qu'il paraît difficile de savoir par où le prendre. Est-ce pour cela qu'il est moins joué que les autres pièces de Ionesco ?

B.L. : Justement, je crois que l'endroit où l'on s'est mis, à un carrefour entre le réalisme et l'onirisme, nous a permis de faire ressortir toutes les possibilités du texte. Évidemment, la situation est que des personnages jouent à attendre d'autres personnages et se retrouvent débordés, surtout la Femme. Tout cela est un prétexte pour se dire des choses et dire des choses. Et l'on s'aperçoit alors des fêlures énormes liées à l'enfant que le couple n'a pas eu (ou a eu mais est mort), des fêlures liées à la façon dont ils se sont comportés avec leurs parents, aux fantasmes sexuels qu'ils ont eus mais n'ont jamais pu satisfaire. Tout cela est extrêmement foisonnant.

Vous avez monté Beckett et maintenant Ionesco, deux auteurs souvent considérés comme des maîtres du théâtre de l'absurde. Êtes-vous d'accord avec cette vision ?

B.L. : Il faut tordre le cou à cette classification. Beckett et Ionesco n'ont absolument rien à voir. Le théâtre de l'absurde, qu'est-ce que cela voudrait dire ? Qu'il n'y a pas de causalité ? Qu'on ne sait pas d'où ça vient ? Mais c'est totalement faux ! Prenez le monologue de Lucky dans Godot: beaucoup l'ont interprété de manière rythmique, comme s'il ne voulait rien dire mais il dit constamment des choses, et des choses magnifiques. Simplement il faut les comprendre. Pour un metteur en scène, cette étiquette n'est pas porteuse, elle ne dégage pas de la pensée.

Entretien réalisé par **Isabelle Stibbe**
pour **La Terrasse** n°274
28 février 2019

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

« Il vaut mieux ne pas trop penser à la mort, quel que soit son âge »

Pourquoi avoir choisi de mettre en scène *Les Chaises* ?

Bernard Levy : Je ne suis pas un amateur du théâtre d'Eugène Ionesco, sans doute par méconnaissance et par a priori. Je cherchais depuis longtemps un texte qui évoquerait des personnages âgés. J'avais collaboré à plusieurs reprises avec le comédien Thierry Bosc, notamment sur *Fin de Partie* et *En Attendant Godo* de Samuel Beckett. Il s'amusait souvent à faire le vieux, ce qui m'a encouragé dans mon idée. Mon dramaturge, Jean-Luc Vincent, m'a alors suggéré *Les Chaises* cette pièce sur un couple de vieux. En la relisant puis en travaillant dessus, j'y ai découvert des éléments et des thèmes que je n'avais pas estimés ou compris auparavant. J'ai reçu une commande en 2016 des Nuits de la Terrasse et Del Catet pour présenter un classique et c'est comme cela que j'ai monté ce spectacle. Assez naturellement, j'ai proposé ensuite à la compagne de Thierry Bosc, l'actrice Emmanuelle Grangé, de jouer la vieille.

Qu'est-ce qui vous intéressait dans la représentation de la vieillesse ?

B.L. : C'est avant tout pour des raisons purement intimes et personnelles, m'échappant en partie et ayant avoir avec les personnes qui m'ont entouré. Ce qui pouvait sembler absurde à l'époque, comme la perte de la mémoire, a été rattrapé par la réalité, devenant tragique et parfois drôle. J'avais le sentiment que le sens de ce texte avait souvent été mal compris, voir oublié. Pour le réentendre, il fallait partir dans une direction différente de ce à quoi j'avais pu assister. On devait pouvoir sentir l'amour, la tendresse et l'humanité qui circulent entre ces deux personnages. Montrer également des aspects que l'on ne perçoit pas à la seule lecture de la pièce. M'est venu immédiatement en miroir le film *Amour* de Michael Haneke, qui m'a guidé. J'ai donc pris le texte au pied de la lettre, à travers ce couple de personnes âgées qui attendent chez eux et ont envie de délivrer un message au monde, dans une scénographie dépouillée à la fois réaliste et onirique. Je voulais qu'on les observe, comme à travers des vitres, à la manière d'entomologistes. Ce sont des gens simples, ce qui permet plus facilement aux spectateurs de se projeter. J'ai exploité tout ce que l'on pouvait imaginer sur des personnes âgées. Ils continuent à avoir de nombreux fantasmes et peuvent s'exprimer de façon brute.

Comment avez-vous abordé l'horizon de la mort ?

B.L. : Je n'ai pas cherché à le faire sentir. Il vaut mieux ne pas trop penser à la mort, quel que soit son âge. Je travaille toujours phrase par phrase, scène par scène, sans penser à la fin ou à l'ensemble, pour ne pas me brider, ni oublier le présent même de la répétition. Je ne sais jamais où je vais exactement.

Travailler avec un vrai couple apporte-t-il une dimension différente ?

B.L. : Cela nous a fait surtout gagner beaucoup de temps. Il y a eu directement une évidence entre eux sur scène, avec beaucoup d'émotions et de joies durant les répétitions. Ça se répercute évidemment sur le spectacle, procurant une très forte intensité.

Entretien réalisé par **Mathieu Champ-Alaune**
pour **Transfuge**
Avril 2019